



Courrier de Rome

Informations Religieuses - Documents - Commentaires - Questions et Réponses

sì sì no no

« Que votre OUI soit OUI, que votre NON soit NON, tout le reste vient du Malin »

(Mt 5, 37)

Année XXXIX n° 283 (473)

Mensuel - Nouvelle Série

Novembre 2005

Le numéro 3€

DE L'ÉGLISE ET DU PAPE

Nous vous proposons un article du Père Calmel O.P. (1914-1975), qui nous aidera, dans ces temps difficiles, à conserver l'amour de l'Église. Ce texte, qui a été publié dans la revue Itinéraires en 1973, fait partie de l'ouvrage « Brève apologie pour l'Église de toujours » (1987). Plus de trente ans après sa publication, cet article conserve toute son actualité, au point qu'il semble avoir été écrit précisément pour notre époque, où la crise de l'Église connaît un développement sans précédent. La profondeur de vue du Père Calmel est impressionnante. Ce texte aidera le lecteur à avoir des idées claires, un esprit de foi et une âme sereine dans les temps troublés que nous traversons.

Le Courrier de Rome

Mon pays m'a fait mal... écrivait un jeune poète en 1944 en pleine épuration, lorsque le chef d'État que nous savons poursuivait implacablement la sinistre besogne préparée depuis plus de quatre ans. Mon pays m'a fait mal... ce n'est point là une vérité que l'on proclame à son de trompe. C'est plutôt une confiance que l'on se fait à soi-même, avec grande douleur, en essayant malgré tout de garder l'espérance. Quand j'étais en Espagne, dans les années 55, je me souviens de l'extrême pudeur que mettaient des amis, quelle que fût par ailleurs leur préférence politique, à laisser filtrer des précisions sur la guerra nuestra. Leur pays leur faisait encore mal. Mais quand il s'agit non plus de la patrie charnelle, quand il s'agit, non sans doute de l'Église considérée absolument, car à ce titre elle est de tous points indéfectible et sainte, mais du chef visible de l'Église; quand il s'agit du détenteur actuel ¹ de la primauté

romaine, comment nous y prendrons-nous et quel est le ton qu'il faudra trouver pour nous avouer à nous-mêmes tout bas : *Ah! Rome m'a fait mal.*

Sans doute le journal quotidien de la dénommée *bonne presse* ne manquera pas de nous dire que, depuis deux mille ans, l'Église du Seigneur n'a jamais connu de pontificat aussi splendide!

Mais qui prend au sérieux ces maniaques incorrigibles des encensements officiels? Quand nous voyons ce qui s'enseigne et ce qui se pratique dans l'Église entière sous le pontificat d'aujourd'hui, ou plutôt lorsque nous constatons ce qui a cessé d'être enseigné et pratiqué, et comment une Église apparente, qui se donne partout pour la véritable, ne sait plus baptiser les enfants, enterrer les défunts, célébrer dignement la sainte messe, absoudre les péchés en confession, lorsque nous regardons attentivement grossir la crue empoisonnée de la protestantisation générale, et cela sans que le détenteur du pouvoir suprême donne l'ordre énergique de fermer les écluses, en un mot lorsque nous acceptons de voir ce qui est, nous sommes obligés de dire : *Ah! Rome m'a fait mal.*

Et nous savons tous qu'il s'agit d'autre chose que d'une de ces iniquités, en quelque sorte privées, dont les détenteurs de la primauté romaine furent trop souvent coutumiers au cours de leur histoire. Dans ce cas les victimes, plus ou moins mises à mal, avaient une relative facilité de s'en tirer en veillant davantage à leur propre sanctification. Nous devons toujours veiller à notre sanctification. Seulement, et voilà ce que dans le passé l'on n'avait jamais vu à ce degré, l'iniquité que laisse se perpétrer celui qui aujourd'hui occupe la chaire de Pierre, consiste en ce qu'il abandonne aux manœuvres des novateurs et des négateurs les moyens de sanctification eux-mêmes; il admet que soient minés systématiquement la saine doctrine, les sacrements, la messe. Cela nous jette dans un péril nouveau. Si la sancti-

La nouvelle édition du livre
**MAÇONNERIE
ET SECTES SECRÈTES**

(Épiphanius)

est disponible et peut être commandée
au Courrier de Rome

800 pages, au prix de 39,5 €
Voir en dernière page

fication n'est certes pas rendue impossible, elle est beaucoup plus difficile. Elle est aussi beaucoup plus urgente.

Dans une conjoncture si périlleuse, est-il encore possible au simple fidèle, au modeste prêtre de campagne ou de ville, au religieux prêtre qui se trouve de plus en plus étranger dans son institut, est-il possible à la religieuse qui se demande si elle n'a pas été jouée et mystifiée au nom de l'obéissance, est-il possible à toutes ces petites brebis de l'immense troupeau de Jésus-Christ et de son vicaire de ne pas perdre cœur, de ne pas devenir la proie d'un immense appareil qui les réduit progressivement à changer de foi, changer de culte, changer d'habit religieux et de vie religieuse, en un mot changer de religion?

Ah! Rome m'a fait mal. On voudrait se redire avec tant de douceur et de justesse les paroles de vérité. Les simples paroles de la doctrine surnaturelle apprises au catéchisme, que l'on n'ajoute pas encore au mal mais plutôt que l'on se laisse profondément persuader par l'enseignement de la révélation, que Rome, un jour, sera guérie; que l'Église apparente bientôt sera démasquée d'autorité. Aussitôt elle tombera en poussière, car sa principale force vient de ce que son mensonge intrinsèque passe pour la vérité, n'étant jamais effectivement désavoué d'en haut. On voudrait, au milieu d'une si grande détresse, se parler en des mots qui ne soient pas trop désaccordés d'avec le discours mystérieux,

1. Écrit en 1973 (Note de l'éditeur, 1987).

sans bruit de paroles, que l'Esprit-Saint murmure au cœur de l'Église.

Mais par où commencer ? Sans doute par le rappel de la vérité première touchant la seigneurie de Jésus-Christ sur son Église. Il a voulu une Église ayant à sa tête l'évêque de Rome qui est son vicaire visible en même temps que l'évêque des évêques et de tout le troupeau. Il lui a conféré la prérogative du roc afin que l'édifice ne s'écroule jamais. Il a prié pour que lui, au moins, parmi tous les évêques, ne fasse point naufrage dans la foi de sorte que, *s'étant ressaisi après les défaillances dont il ne sera pas nécessairement préservé, il confirme à la fin ses frères dans la foi* : ou alors, si ce n'est lui en personne qui raffermir ses frères, que ce soit l'un des successeurs les plus proches.

Telle est sans doute la première pensée de réconfort que l'Esprit-Saint suggère à nos cœurs en ces jours désolés où Rome est partiellement envahie par les ténèbres : il n'y a pas d'Église sans vicaire du Christ infaillible et doté de la primauté. Par ailleurs quelles que soient les misères, même dans le domaine religieux, de ce vicaire visible et temporaire de Jésus-Christ, c'est Jésus lui-même qui gouverne son Église, qui gouverne son vicaire dans le gouvernement de l'Église ; qui gouverne de telle sorte son vicaire que celui-ci ne puisse pas engager son autorité suprême dans des bouleversements ou des compléments qui changeraient la religion. Jusque-là s'étend, en vertu de la Passion souverainement efficace, la force divine de la régence du Christ remonté aux cieux. Il conduit son Église à la fois de l'intérieur et du dehors et il domine sur le monde ennemi. Il fait sentir sa puissance à ce monde pervers, même et surtout lorsque les ouvriers d'iniquité, avec le modernisme, non seulement pénètrent dans l'Église mais prétendent se faire passer pour l'Église véritable.

Car l'astuce du modernisme se déploie en deux temps : d'abord faire confondre les autorités parallèles hérétiques avec la hiérarchie régulière dont elles tirent les ficelles ; ensuite se servir d'une soi-disant pastorale universellement réformatrice qui tait ou qui gauchit par système la vérité doctrinale, qui refuse les sacrements ou qui en rend les rites incertains. La grande habileté du modernisme est d'utiliser cette pastorale d'Enfer, à la fois pour transmuter la doctrine sainte confiée par le Verbe de Dieu à son Église hiérarchique, et ensuite pour altérer et même annuler les signes sacrés, porteurs de grâce, dont l'Église est la dispensatrice fidèle.

Il est un chef de l'Église toujours infaillible, toujours sans péché, toujours saint, ignorant toute intermittence et tout arrêt dans son œuvre de sanctification. Celui-là est le seul chef car tous les autres, y compris le plus élevé, ne détiennent d'autorité que par lui et pour lui. Or ce chef *saint et sans tache, absolument à part des pécheurs, élevé au-dessus des cieux*, ce n'est point le Pape, c'est celui dont nous parle magnifiquement l'épître aux Hébreux, c'est le Souverain Prêtre : Jésus-Christ.

Jésus, notre rédempteur par la croix, avant

de monter aux cieux, de devenir invisible à nos regards mortels, a voulu établir pour son Église, en plus et au-dessus des nombreux ministres particuliers, un ministre universel unique, un vicaire visible, qui est seul à jouir de la juridiction suprême. Il l'a comblé de prérogatives : « *Tu es Pierre et sur cette pierre je bâtirai mon Église et les portes de l'Enfer ne prévaudront pas contre elle.* » (Math., 16, 18-19.) - « *Oui, Seigneur, vous savez que je vous aime. Jésus lui dit : Pais mes agneaux... Pais mes brebis.* » (Jn., 21, 16-18.) - « *J'ai prié pour toi, afin que ta foi ne défaille pas, et toi, une fois converti, confirme tes frères.* » (Luc, 22, 32.).

Or si le Pape est le vicaire visible de Jésus qui est remonté dans les cieux invisibles, il n'est pas plus que le vicaire : *vices gerens*, il tient lieu mais il demeure autre. Ce n'est point du Pape que dérive la grâce qui fait vivre le corps mystique. La grâce, pour lui Pape aussi bien que pour nous, dérive du seul Seigneur Jésus-Christ. De même pour la lumière de la révélation. Il détient, à un titre unique, la garde des moyens de la grâce, des sept sacrements aussi bien que la garde de la vérité révélée. Il est assisté à un titre unique pour être gardien et intendant fidèle. Encore faut-il, pour que son autorité reçoive, dans son exercice, une assistance privilégiée, qu'elle ne renonce pas à s'exercer... Par ailleurs, s'il est préservé de défailir quand il engage son autorité au titre où elle est infaillible, il peut faillir en bien d'autres cas. Qu'il défaille, en dessous bien entendu de ce qui relève de l'infaillibilité, cela n'empêchera pas le chef unique de l'Église, le souverain prêtre invisible, de poursuivre le gouvernement de son Église ; cela ne changera ni l'efficacité de sa grâce, ni la vérité de sa loi ; cela ne le rendra pas impuissant à limiter les défaillances de son vicaire visible ni à se procurer, sans tarder trop, un nouveau et digne Pape, pour réparer ce que le prédécesseur laissait gâter ou détruire, car la durée des insuffisances, faiblesses, et même partielles trahisons d'un Pape ne dépasse pas la durée de son existence mortelle. Depuis qu'il est remonté aux cieux, Jésus s'est ainsi choisi et procuré deux cent soixante-trois Papes. Certains, un petit nombre seulement, ont été des vicaires tellement fidèles que nous les invoquons comme des amis de Dieu et de saints intercesseurs. Un nombre encore plus réduit est tombé dans des manquements très graves. Cependant que le grand nombre des vicaires du Christ fut à peu près convenable. Aucun d'eux, tout en restant encore Pape, n'a trahi et ne pourra trahir jusqu'à l'hérésie explicitement enseignée, avec la plénitude de son autorité. Telle étant la situation de chaque Pape et de la succession des Papes, par rapport au chef de l'Église qui règne dans les cieux, il ne faut pas que les faiblesses d'un Pape nous fassent oublier, si peu que ce soit, la solidité et la sainteté de la seigneurie de notre Sauveur, nous empêchent de voir la puissance de Jésus et sa sagesse qui tient en sa main même les Papes insuffisants, qui contiennent leur insuffisance dans des bornes infranchissables.

Mais pour avoir cette confiance dans le

chef invisible et souverain de la sainte Église sans nous contraindre pour cela à nier les défaillances graves dont n'est pas de soi exempt, malgré ses prérogatives, le vicaire visible, l'évêque de Rome, le clavigère du Royaume des cieux - pour mettre en Jésus cette confiance réaliste qui n'élude pas le mystère du successeur de Pierre avec ses privilèges garantis d'en haut comme avec sa défectibilité humaine - pour que la détresse qui peut nous venir par le détenteur de la papauté soit absorbée par l'espérance théologique que nous plaçons dans le souverain Prêtre, il faut, de toute évidence, que notre vie intérieure soit référée à Jésus-Christ et non au Pape ; que notre vie intérieure, embrassant le Pape et la hiérarchie, cela va sans dire, soit établie non dans la hiérarchie et le Pape, mais dans le Pontife divin, dans ce prêtre-là qui est le Verbe incarné rédempteur, dont le vicaire visible suprême dépend encore plus que les autres prêtres.

Plus que les autres, en effet, il est tenu dans la main de Jésus-Christ en vue d'une fonction sans équivalent chez les autres.

Plus que tout autre, à un titre supérieur et unique, il ne saurait laisser *de confirmer ses frères dans la foi*, lui-même ou son successeur.

L'Église n'est pas le corps mystique du Pape ; l'Église avec le Pape est le corps mystique du Christ. Lorsque la vie intérieure des chrétiens est de plus en plus référée à Jésus-Christ, ils ne tombent pas désespérés, même lorsqu'ils souffrent jusqu'à l'agonie des défaillances d'un Pape, que ce soit Honorius I ou les Papes antagonistes de la fin du Moyen Âge ; que ce soit, à l'extrême limite un Pape qui défaille selon les nouvelles possibilités de défaillance offertes par le modernisme. Lorsque Jésus-Christ est le principe et l'âme de la vie intérieure des chrétiens, ils n'éprouvent pas le besoin de se mentir sur les manquements d'un Pape pour demeurer assurés de ses prérogatives ; ils savent que ces manquements n'atteindront jamais à un tel degré que Jésus cesserait de gouverner son Église parce qu'il en aurait été efficacement empêché par son vicaire. Tel Pape peut bien s'approcher du point limite où il changerait la religion chrétienne par aveuglement ou par esprit de chimère ou par une illusion mortelle sur une hérésie telle que le modernisme. Le Pape qui en arriverait là n'enlèverait pas pour autant au Seigneur Jésus sa régence infaillible qui le tient encore en main lui-même, Pape égaré, qui l'empêche de jamais engager jusqu'à la perversion de la foi l'autorité qu'il a reçue d'en haut.

Une vie intérieure référée comme il se doit à Jésus-Christ et non au Pape ne saurait exclure le Pape, sans quoi elle cesserait d'être une vie intérieure chrétienne. Une vie intérieure référée comme il se doit au Seigneur Jésus inclut donc le vicaire de Jésus-Christ et l'obéissance à ce vicaire, mais *Dieu premier servi* ; c'est dire que cette obéissance, loin d'être inconditionnelle, est toujours pratiquée dans la lumière de la foi théologique et de la loi naturelle.

Nous vivons par et pour Jésus-Christ, grâce à son Église, laquelle est gouvernée par le Pape, à qui nous obéissons en tout ce qui est

de son ressort. Nous ne vivons point par et pour le Pape comme s'il nous avait acquis *la rédemption éternelle*; voilà pourquoi l'obéissance chrétienne ne peut ni toujours ni en tout identifier le Pape à Jésus-Christ. Ce qui arrive ordinairement, c'est que le vicaire du Christ gouverne suffisamment dans la conformité à la tradition apostolique pour ne point provoquer dans la conscience des fidèles dociles, des conflits majeurs. Mais il peut en être quelquefois autrement. Encore que ce soit très exceptionnel, il peut arriver au fidèle de se demander légitimement : comment garderais-je encore la tradition si je suivais *les directives* de ce Pape ?

La vie intérieure d'un fils de l'Église qui mettrait de côté les articles de foi relatifs au Pape, l'obéissance à ses ordres légitimes et la prière pour lui, une telle vie intérieure aurait cessé d'être catholique. D'autre part une vie intérieure qui inclut d'être agréable au Pape inconditionnellement c'est-à-dire à l'aveugle, en tout et toujours, est une vie intérieure qui est nécessairement livrée au respect humain, qui n'est pas libre à l'égard de la créature, qui s'expose à bien des facilités et des complicités. Dans sa vie intérieure, le vrai fils de l'Église ayant reçu de tout son cœur les articles de foi qui se rapportent au vicaire du Christ prie fidèlement pour lui et lui obéit volontiers, mais seulement dans la lumière, c'est-à-dire étant sauve et intacte la tradition apostolique et bien entendu la loi naturelle. Il paraît certain que, trop souvent, on a prêché un type d'obéissance à l'égard du Pape plus soucieuse d'efficacité, de réussite dans les mouvements d'ensemble que de simple fidélité à la lumière, quoi qu'il en soit des réussites spectaculaires. Non sans doute que fût absent le souci de rester dans la tradition apostolique et dans la fidélité à Jésus-Christ. Mais ce qui était le plus important, le plus actif, le plus pressant, c'était quand même de donner satisfaction à un homme, de s'attirer ses faveurs; parfois de faire carrière, de préparer sa tête pour le chapeau cardinalice ou de donner du lustre à son Ordre ou sa Congrégation. Mais Dieu ni le service du Pape n'ont besoin de notre mensonge : *Deus non eget nostro mendacio*.

Souvenons-nous de la grande prière du début du canon romain, ce canon que Paul VI n'a pas hésité à ravalé au niveau de prières polyvalentes accommodées aux cènes calvinistes. (Or équiper de la sorte le canon romain n'a pas le moindre fondement dans la tradition apostolique et s'oppose de front à cette tradition imprescriptible.) Donc le prêtre dans le canon romain, après avoir instamment supplié le Père très clément par son Fils Jésus-Christ, de sanctifier le sacrifice sans tache offert en premier *pro Ecclesia tua sancta catholica...* continue ainsi : *una cum famulo tuo Papa nostro... et Antistite nostro...* L'Église n'a jamais envisagé de faire dire : *una cum SANCTO famulo tuo Papa nostro et SANCTO Antistite nostro* alors qu'elle fait dire : *pro Ecclesia tua SANCTA*. Le Pape, à la différence de l'Église, n'est pas saint obligatoirement. L'Église est sainte avec des membres pécheurs, dont nous-mêmes; des membres pécheurs qui

tous, hélas! ne tendent pas ou ne tendent plus à la sainteté. Il peut bien arriver que le Pape lui-même figure dans cette triste catégorie. Dieu le sait. En tout cas, la condition du chef de la sainte Église étant ce qu'elle est, c'est-à-dire n'étant pas nécessairement la condition d'un saint, il ne faut pas nous scandaliser si des épreuves, parfois de très cruelles épreuves, surviennent à l'Église par son chef visible en personne. Il ne faut pas nous scandaliser de ce que, sujets du Pape, nous ne puissions quand même pas le suivre en aveugles, inconditionnellement, en tout et toujours. Dans la mesure où notre vie intérieure sera référée au chef invisible de l'Église, au Seigneur Jésus, souverain Prêtre; dans la mesure où notre vie intérieure sera nourrie de la tradition apostolique avec les dogmes, le missel et le rituel de la tradition, avec la tendance à l'amour parfait qui est l'âme de cette tradition très sainte, dans cette mesure même nous accepterons beaucoup mieux d'avoir à nous sanctifier dans une Église militante dont le chef visible, s'il est préservé de faillir dans certaines limites précises, n'est point toutefois soustrait à la commune condition du pécheur.

Le Seigneur, par le Pape et la hiérarchie, par la hiérarchie soumise au Pape, gouverne de telle manière son Église que celle-ci soit toujours assurée dans sa tradition, intelligente sur la tradition qui est la sienne, jamais inconsciente ni amnésique. Sur les vérités du catéchisme, sur la célébration du saint sacrifice et sur les sacrements, sur la structure hiérarchique fondamentale, sur les états de vie et sur l'appel au parfait amour, disons sur tous les points majeurs de la tradition, l'Église est assistée de telle sorte que tout baptisé ayant la foi, qu'il soit évêque, Pape ou simple fidèle, sait nettement à quoi s'en tenir. Ainsi le simple chrétien qui, se référant à la tradition sur un point majeur connu de tous, refuserait de suivre un prêtre, un évêque, une collégialité, voire un Pape qui ruinerait la tradition sur ce point, ce simple chrétien qui dans ce cas précis, refuserait de se laisser faire et d'obéir, ne donnerait pas pour autant, comme d'aucuns le prétendent, des signes caractérisés de libre examen ou d'orgueil de l'esprit; car ce n'est pas orgueil ni preuve d'insoumission soit de discerner la tradition sur les points majeurs, soit de refuser de la trahir. Quelle que soit par exemple la collégialité d'évêques ou le secrétaire de congrégation romaine qui manigance en dessous pour que les prêtres catholiques en viennent à célébrer la messe sans donner aucune marque d'adoration, aucun signe extérieur de foi dans les saints mystères, tout fidèle sait qu'il est inadmissible de célébrer la messe en faisant cette manifestation de non-foi. Celui qui refuse d'aller à cette messe, ou plutôt à cette cérémonie qui, le plus souvent, a cessé d'être une messe, ne fait pas de libre examen, n'est pas un révolté; il est un fidèle établi dans une tradition qui vient des apôtres et que nul dans l'Église ne saurait changer. Car nul dans l'Église, quel que soit son rang hiérarchique, et ce rang serait-il le plus haut, nul n'a le pouvoir de changer l'Église et la tradition apostolique.

Je sais qu'il passe souvent pour un farceur ou un maniaque le prêtre qui, n'ayant pas adopté le bouleversement du missel et du rituel entrepris par le pontife romain de maintenant, ose toutefois affirmer : *je suis avec Rome; je me tiens à la tradition apostolique gardée par Rome*. - Vous êtes avec Rome, me disent certains allons donc! Mais quelle est votre manière de baptiser, de dire la messe? - La manière, leur dis-je, de Paul VI lui-même jusqu'en 1970; la manière plus que millénaire sanctionnée par les Papes d'avant Paul VI; la manière pratiquée par eux, par les évêques et par les prêtres de l'Église latine. Je fais ce qu'ils ont fait unanimement lorsque je maintiens les exorcismes au baptême solennel, lorsque j'offre le saint sacrifice selon un *Ordo Missæ* consacré par quinze siècles et qui ne fut jamais accepté par les négateurs du saint sacrifice. Si nous, du reste, nous les ministres de Jésus-Christ qui traitons de la sorte la messe et les sacrements avons brisé avec Rome, avec la tradition dont Rome est garante, pourquoi ne sommes-nous point frappés de sanctions canoniques *dont la levée soit réservée exclusivement au vicaire du Christ*? J'écris ceci parce que c'est vrai et parce que j'espère conforter quelques fidèles qui n'arrivent pas à comprendre cette contradiction manifeste : être avec Rome, ce serait adopter en matière de foi ou de sacrement ce qui détruit la tradition apostolique et ce en quoi, du reste, nul ne peut préciser jusqu'à quel point le pontife romain actuel a prétendu engager son autorité. (De même que dix ans après Vatican II nul ne sait au juste jusqu'à quel point s'étend l'autorité de ce concile « pastoral »). Encore une fois sur tous les points majeurs, la tradition apostolique est bien claire. Il n'est pas besoin d'y regarder à la loupe, ni d'être cardinal ou préfet de quelque dicastère romain pour savoir ce qui s'y oppose. Il suffit d'avoir été instruit par le catéchisme et la liturgie, antérieurement à la corruption moderniste.

Trop souvent, quand il s'agit de ne pas se couper de Rome, on a formé les fidèles et les prêtres dans le sens d'une crainte en partie mondaine de sorte qu'ils soient pris de panique, qu'ils vacillent dans leur conscience et n'examinent plus rien, aussitôt que le premier venu les accuse de ne pas être avec Rome. Une formation vraiment chrétienne nous enseigne, au contraire, à nous préoccuper d'être avec Rome non dans l'épouvante et sans discernement, mais dans la lumière et la paix, selon une crainte filiale dans la foi.

Que nous importe si des adversaires se moquent de nous parce qu'ils nous accusent de ne savoir pas distinguer dans la tradition une partie contingente et variable d'avec l'essentiel qui est irréformable. Leurs moqueries ne pourraient nous atteindre que si nous avions le ridicule d'accorder la même valeur à tout ce qui se réclame de la tradition. Il n'en est rien. Nous disons seulement, et c'est la seule chose qui nous importe, que d'abord sur les points majeurs la tradition de l'Église est établie, certaine, irréformable; ensuite que tout chrétien, tant soit peu instruit de sa foi, les connaît sans hésiter; troisième-

ment que c'est la foi, non le libre examen, qui nous les fait discerner, de même que c'est l'obéissance, la piété, l'amour, non l'insubordination, qui nous font maintenir cette tradition; quatrième que les tentatives de la hiérarchie ou les faiblesses du Pape qui tendraient à renverser ou laisser renverser cette tradition seront un jour renversées, cependant que la tradition triomphera. Nous sommes tranquilles sur ce point : quelles que soient les armes hypocrites mises par le modernisme entre les armes des collégialités épiscopales et du vicaire même du Christ - armes d'Enfer sur lesquelles ils se font peut-être illusion - eh! bien, quelle que soit la perfection de ces nouvelles armes, la tradition par exemple du baptême solennel qui inclut les anathématismes contre le diable maudit ne sera pas écartée longtemps; la tradition de n'absoudre en principe les péchés qu'après la confession individuelle ne sera pas longtemps évincée; la tradition de la messe catholique traditionnelle, latine et grégorienne avec langue, canon et ensemble d'attitudes qui soient fidèles au missel romain de saint Pie V, cette tradition sera bientôt remise en honneur; la tradition du catéchisme de Trente, ou d'un manuel qui lui soit exactement conforme, reflourira sans tarder. Sur les points majeurs du dogme, de la morale, des sacrements, des états de vie, de la perfection à laquelle nous sommes appelés, la tradition de l'Église est connue des membres de l'Église quel que soit leur rang. Ils y tiennent sans mauvaise conscience, même si les gardiens hiérarchiques de cette tradition prétendent les intimider ou les jeter dans le doute; même s'ils les persécutent avec les aigres raffinements des bourreaux modernistes. Ils sont très assurés qu'en tenant la tradition ils ne se coupent point du vicaire visible du Christ. Car le vicaire visible du Christ est gouverné par le Christ de telle sorte qu'il ne puisse transmuter la tradition de l'Église, ni la faire oublier. Que par malheur il essaie le contraire, eh! bien, lui ou ses successeurs immédiats seront obligés de proclamer bien haut ce qui demeure à jamais vivant dans la mémoire de l'Église : la tradition apostolique. L'Épouse du Christ ne risque pas de perdre la mémoire.

Quant à ceux qui disent à ce propos que tradition est synonyme de sclérose, ou que le progrès se fait en s'opposant à la tradition, bref tous ceux que font délirer les mirages d'une absurde philosophie du devenir, je leur recommanderai de lire saint Vincent de Lérins dans son *Commonitorium* et d'étudier d'un peu près l'histoire de l'Église : dogmes, sacrements, structures fondamentales, vie spirituelle, pour entrevoir la différence essentielle qui existe entre : « aller de l'avant » ou « aller de travers »; avoir « des idées avancées » ou « avancer selon des idées justes »; bref distinguer entre *profectus* et *permutatio*.

Plus qu'en des temps de paix, il nous est devenu utile et salutaire de méditer dans la foi sur les épreuves de l'Église. Nous serions peut-être tentés de réduire ces épreuves aux persécutions et attaques venues de l'extérieur. Or, les ennemis de l'intérieur sont quand même bien plus à redouter : ils

connaissent mieux les points vulnérables, ils peuvent blesser ou empoisonner au moment où on s'y attendait le moins, le scandale qu'ils provoquent est bien plus difficile à surmonter. C'est ainsi que, dans une paroisse, un instituteur anti-religieux ne parviendra pas, quoi qu'il fasse, à gêner aussi profondément le peuple fidèle que le prêtre jouisseur et moderniste. De même le défroquage d'un simple prêtre, encore qu'il éclate davantage aux yeux de tous que l'incurie de l'évêque ou sa trahison, n'a pas des conséquences aussi funestes.

Quoi qu'il en soit, il est certain que si l'évêque trahit la foi catholique, même sans défroquer, il impose à l'Église une épreuve beaucoup plus accablante que le simple prêtre qui prend femme et qui cesse d'offrir la sainte messe. Faut-il parler après cela du genre d'épreuve dont peut souffrir l'Église de Jésus-Christ par le Pape lui-même, par le vicaire de Jésus-Christ en personne? À cette seule question, beaucoup se voilent la face et ne sont pas loin de crier au blasphème. Cette pensée les met à la torture. Ils se refusent à regarder en face une épreuve de cette gravité. Je comprends leur sentiment. Je n'ignore pas qu'une sorte de vertige peut s'emparer de l'âme lorsqu'elle est mise en présence de certaines iniquités. *Sinite usque huc* (Luc, 22, 51), disait aux trois Apôtres Jésus agonisant, lorsque s'avancait la soldatesque du grand-prêtre venue pour l'arrêter, pour traîner au tribunal et à la mort celui qui est le Prêtre souverain et éternel. *Sinite usque huc*; c'est comme si le Seigneur disait : le scandale peut atteindre jusque-là; mais laissez; et selon ma recommandation : veillez et priez car l'esprit est prompt mais la chair est faible. *Sinite usque huc* : par mon consentement à boire le calice je vous ai mérité toute grâce, alors que vous étiez endormis et que vous m'aviez laissé tout seul; je vous ai obtenu en particulier une grâce de force surnaturelle qui soit à la mesure de toutes les épreuves; à la mesure même de l'épreuve qui peut venir à la sainte Église par le fait du Pape. Je vous ai rendus capables d'échapper à ce vertige même.

Au sujet de cette épreuve extraordinaire il y a ce que dit l'histoire de l'Église et ce que ne dit pas la révélation sur l'Église. Car la révélation sur l'Église ne dit nulle part que les Papes ne pécheront jamais par négligence, lâcheté, esprit mondain dans la garde et la défense de la tradition apostolique. Nous savons qu'ils ne pécheront jamais en faisant croire directement une autre religion : voilà le péché dont ils sont préservés par la nature de leur charge. Et lorsqu'ils engageront leur autorité au titre où elle est infaillible, c'est le Christ lui-même qui nous parlera et nous instruira : voilà le privilège dont ils sont revêtus dès l'instant où ils deviennent les successeurs de Pierre. Mais si la Révélation nous affirme ces prérogatives de la papauté, elle ne porte cependant nulle part que lorsqu'il exerce son autorité au-dessous du niveau où il est infaillible, un Pape n'en viendra pas à faire le jeu de Satan et à favoriser jusqu'à un certain point l'hérésie; de même, il n'est pas écrit dans les Saintes Lettres que, encore qu'il ne puisse enseigner formellement une religion

autre, un Pape ne pourra jamais en venir à laisser saboter les conditions indispensables à la défense de la religion véritable. Une telle défection est même considérablement favorisée par le modernisme.

Ainsi la révélation sur le Pape n'assure nulle part que le vicaire du Christ n'infligera jamais à l'Église l'épreuve de certains scandales graves; je parle de scandales graves non seulement dans l'ordre des mœurs privées mais bien dans l'ordre proprement religieux et, si l'on peut dire, l'ordre ecclésial de la foi et des mœurs. De fait, l'histoire de l'Église nous rapporte que ce genre d'épreuve venue par le Pape n'a point fait défaut à l'Église, encore qu'il ait été rare et ne se soit jamais prolongé à l'état aigu. C'est le contraire qui serait surprenant, lorsque l'on constate le tout petit nombre des Papes canonisés depuis saint Grégoire VII le tout petit nombre des vicaires du Christ qui sont invoqués et vénérés comme des amis de Dieu, des saints de Dieu. Et le plus surprenant est encore que des Papes qui subirent des tourments très cruels, par exemple un Pie VI ou un Pie VII, n'aient été priés comme des saints ni par la *Vox Ecclesiae* ni par la *Vox populi*. Si ces pontifes, qui eurent pourtant à souffrir tellement au titre de Pape, ne supportèrent pas leur peine avec un tel degré d'amour qu'ils en soient des saints canonisés, comment s'étonner que d'autres Papes, qui envisageraient leur charge d'un point de vue mondain, ne puissent commettre des manquements graves, ni imposer à l'Église du Christ une épreuve particulièrement redoutable et déchirante? Quand ils sont réduits à l'extrémité d'avoir de tels Papes les fidèles, les prêtres, les évêques qui veulent vivre de l'Église ont le grand souci non seulement de prier pour le Pontife suprême qui est alors un grand sujet d'affliction pour l'Église, mais ils s'attachent eux-mêmes d'abord, et plus que jamais, à la tradition apostolique : la tradition sur les dogmes, le missel et le rituel; la tradition sur le progrès intérieur et sur l'appel de tous au parfait amour dans le Christ.

C'est ici que la mission de ce frère prêcheur qui est, sans doute de tous les saints, celui qui a travaillé le plus directement pour la papauté, c'est ici que la mission du fils de saint Dominique Vincent Ferrier, est particulièrement éclairante. Ange du jugement, légat *a latere Christi*, faisant déposer un Pape après avoir usé à son égard d'une infinie patience, Vincent Ferrier est aussi et du même mouvement, le missionnaire intrépide et plein de bonté, débordant de prodiges et de miracles, qui annoncent l'Évangile à l'immense foule du peuple chrétien. Il porte dans son cœur d'apôtre non seulement le pontife suprême, si énigmatique, si obstiné, si dur, mais encore tout l'ensemble du troupeau du Christ, la multitude de ce menu peuple désemparé, la *turba magna ex omnibus tribubus et populis et linguis*. Vincent a compris que le souci majeur du vicaire du Christ n'est pas, et de loin s'en faut, de servir loyalement la sainte Église. Le Pape fait passer avant tout la satisfaction de son obscure volonté de puissance. Mais si, au moins parmi les fidèles, le sens de la vie dans l'Église pouvait

être réveillé, le souci de vivre en conformité avec les dogmes et les sacrements reçus de la tradition apostolique, si un souffle pur et véhément de conversion et de prière déferlait enfin sur cette chrétienté languissante et désolée, alors sans doute pourrait enfin venir un vicaire du Christ qui serait vraiment humble, aurait une conscience chrétienne de sa charge suréminente, se préoccuperait de la remplir au mieux dans l'esprit du Souverain Prêtre. Si le peuple chrétien retrouve une vie en accord avec la tradition apostolique, alors il deviendra impossible au vicaire de Jésus-Christ, quand il s'agira de maintenir et défendre cette tradition, de tomber dans certains égarements trop profonds, de se laisser aller à certaines complicités avec le mensonge. Il deviendra nécessaire que, sans tarder, un bon Pape et peut-être un saint Pape succède au Pape mauvais ou égaré.

Mais trop de fidèles, de prêtres, d'évêques, voudraient que dans les jours de grand malheur, lorsque l'épreuve vient à l'Église par son Pape, les choses se remettent en ordre sans qu'ils n'aient rien à faire ou presque rien. Tout au plus acceptent-ils de murmurer quelques oraisons. Ils hésitent même devant le rosaire quotidien : cinq dizaines chaque jour offertes à Notre Dame, en l'honneur de la vie cachée, de la Passion et de la gloire de Jésus. Ils ont très peu d'envie, en ce qui les regarde, de s'approfondir dans la fidélité à la tradition apostolique : dogmes, missel et rituel, vie intérieure (car le progrès de la vie intérieure fait évidemment partie de la tradition apostolique). Ayant à leur propre place consenti à la tiédeur, ils se scandalisent néanmoins de ce que le Pape, à sa place de Pape, ne soit pas, lui non plus, très fervent quand il s'agit de garder pour l'Église entière la tradition apostolique, c'est-à-dire de remplir fidèlement la mission unique qui lui est confiée. Cette vue des choses n'est pas juste. Plus nous avons besoin d'un saint Pape, plus nous devons commencer par mettre notre vie, avec la grâce de Dieu et en tenant la tradition, dans le sillage des saints. Alors le Seigneur Jésus finira par accorder au troupeau le berger visible dont il se sera efforcé de se rendre digne.

À l'insuffisance ou à la défection du chef n'ajoutons pas notre négligence particulière. Que la tradition apostolique soit au moins vivante au cœur des fidèles même si, pour le moment, elle est languissante dans le cœur et les décisions de celui qui est responsable au niveau de l'Église. Alors certainement le Seigneur nous fera miséricorde.

Encore faut-il pour cela que notre vie intérieure se réfère non au Pape mais à Jésus-Christ. Notre vie intérieure qui inclut évidemment les vérités de la révélation au sujet du Pape doit se référer purement au souverain prêtre, à notre Dieu et Sauveur Jésus-Christ, pour arriver à surmonter les scandales qui viennent à l'Église par le Pape.

Telle est la leçon immortelle de saint Vincent Ferrier au temps apocalyptique de l'une des défaillances majeures du pontife romain. Mais avec le modernisme nous sommes en train de connaître des épreuves plus terribles. Raisons plus impérieuses pour nous de vivre encore plus purement, et sur tous les points, de la tradition apostolique ; sur tous les points, y compris ce point capital dont on ne parle presque jamais depuis la mort du père dominicain Garrigou-Lagrange : la tendance effective à la perfection de l'amour. Et pourtant, dans la doctrine morale révélée par le Seigneur et transmise par les apôtres, il est dit que nous devons tendre à l'amour parfait, puisque la loi de croissance dans le Christ est propre à la grâce et à la charité qui nous unissent au Christ.

Transcendance et obscurité du dogme relatif au Pape : le dogme d'un pontife qui est vicaire universel de Jésus-Christ et qui, toutefois, n'est pas à l'abri de défaillances, même graves, qui peuvent être fort dangereuses pour les sujets. Or le dogme du pontife romain n'est lui-même que l'un des aspects du mystère plus fondamental de l'Église. On sait que deux grandes propositions nous introduisent à ce mystère² : d'abord l'Église, recrutée parmi les pécheurs, dont nous sommes tous, est cependant la dispensatrice infaillible de la lumière et de la grâce, dispensatrice par le moyen d'une organisation hiérarchique, dispensatrice gouvernée du haut des cieux par son chef et Sauveur Jésus-Christ, et assistée par l'esprit de Jésus. D'autre part, sur cette terre elle-même, le Sauveur offre par son Église le sacrifice parfait et il la nourrit de sa propre substance. Ensuite l'Église, Épouse sainte du Seigneur Jésus, doit avoir part à la croix, y compris la croix de la trahison par les siens ; elle ne laisse pas pour autant d'être assez fortement assistée dans sa structure hiérarchique, à commencer par le Pape, et d'être assez brûlante de charité, en un mot elle demeure en

2. Voir dans notre livre sur les Mystères du Royaume de la Grâce. tome I le chapitre VII.

tout temps assez pure et sainte, pour être capable de participer aux épreuves de son Époux, y compris la trahison de certains hiérarques, en conservant intactes sa maîtrise intérieure et sa force surnaturelle. Jamais l'Église ne sera livrée au vertige.

Si, dans notre vie intérieure, la vérité chrétienne au sujet du Pape est située comme il faut à l'intérieur de la vérité chrétienne au sujet de l'Église, nous surmonterons dans la lumière le scandale de tous les mensonges sans excepter ceux qui peuvent survenir à l'Église par le vicaire du Christ ou par les successeurs des Apôtres. En cela, du moins quant aux évêques, sainte Jeanne d'Arc est un modèle incomparable. À notre tour, et selon notre chétive mesure, nous essaierons d'être fidèles à ce qui fut l'une des grâces particulières de sainte Jeanne d'Arc.

Lorsque nous pensons au Pape de maintenant³, au modernisme installé, à la tradition apostolique, à la persévérance dans cette tradition, nous en sommes de plus en plus réduits à ne pouvoir considérer ces questions que dans la prière, dans une imploration instantane pour l'Église entière et pour celui qui, de nos jours, tient en ses mains les clefs du Royaume des cieux. Il les tient en ses mains mais il ne s'en sert pour ainsi dire pas. Il laisse ouvertes les portes de la bergerie qui donnent sur les chemins d'approche des brigands ; il ne ferme pas ces portes protectrices que ses prédécesseurs avaient invariablement maintenues closes avec serrures incassables et cadenas infrangibles ; parfois même, et c'est l'équivoque de l'œcuménisme postconciliaire, il fait semblant d'ouvrir ce qui, à jamais, sera tenu fermé. Nous voici réduits à la nécessité de ne penser à l'Église qu'en priant pour elle et pour le Pape. C'est une bénédiction. Cependant penser à notre Mère, penser à l'Épouse du Christ dans ces conditions de grande pitié, ne diminue en rien la résolution d'y voir clair. Au moins que cette lucidité indispensable, cette lucidité sans quoi se détendrait toute force, soit pénétrée de tant d'humilité et de douceur que nous fassions violence au Souverain Prêtre et qu'il se hâte de nous secourir. *Deus in adiutorium meum intende. Domine ad adjuvandum me festina.* Qu'il lui plaise de charger sa très sainte Mère, Marie immaculée, de nous apporter au plus tôt le remède efficace.

3. Écrit en 1973 (note de l'éditeur, 1987).

NI SAINT, NI TOUT DE SUITE

Un lecteur nous écrit

Rév. Pères de Si Si No No,

Je viens de recevoir votre revue, et, pour dire la vérité, je m'attendais à quelques mots sur l'œuvre de Karol Wojtyła ; je les trouverai probablement dans le prochain numéro.

Quoi qu'il en soit, je voudrais vous soumettre ma pensée, et solliciter votre avis à ce sujet. Mes parents et mes catéchistes m'ont appris qu'« hors de l'Église, il n'est point de salut ». Les dix Commandements commen-

cent par ces mots : « *Je suis le Seigneur ton Dieu, tu n'auras pas d'autre Dieu que Moi* ». Ceci précisé, j'ai vu Jean-Paul II baiser le Coran, je l'ai vu glisser une feuille de papier dans une fissure du Mur des Lamentations, je l'ai vu dans beaucoup d'autres circonstances totalement incompréhensibles pour moi. Si j'avais fait ces mêmes choses, je me serais au moins senti en état de péché mortel, et en d'autres temps, j'aurais été excommunié. Jean-Paul II, lui, bien que son comportement ait suscité dans la conscience de tant de chré-

tiens le doute et l'incertitude, devrait être déclaré *saint*, et *tout de suite* ?

Pour moi, c'est un Pape qu'il faudra oublier. Je vous prie de me dire si je me trompe.

Par avance, je vous remercie de votre réponse, et je vous salue dévotement.

Lettre signée

Cher ami,

Vous avez parfaitement raison, et nous sommes en plein accord avec vous.

Nous n'avons jamais gardé le silence sur les actes de Jean-Paul II qui, indépendamment des intentions de leur auteur, étaient une grave menace pour la foi.

Tant qu'il était en vie, nous avons considéré qu'il était de notre devoir de mettre en garde les âmes à propos du scandale émanant de l'Autorité suprême, en affirmant à plusieurs reprises que l'obéissance au « Pape d'aujourd'hui » (pour employer le langage de Paul VI) ne peut jamais être séparée de l'obéissance aux « Papes d'hier ». À chaque Pape, nous enseignons le Concile dogmatique Vatican I, est promise l'assistance du Saint-Esprit non pas pour inventer une nouvelle religion, mais pour transmettre fidèlement le dépôt de la Foi. Mais à présent que Karol

Wojtyla est passé au jugement de Dieu, nous considérons notre devoir à son égard terminé.

« *De mortuis nisi bonum* », disaient les Romains, et nous ajoutons que, quand on ne peut pas parler de ce bien, il vaut mieux se taire. Toute parole aurait le goût d'un ressentiment personnel que nous n'avons jamais eu, car seul l'amour de l'Église et des âmes, dans lequel se réalise l'amour de Dieu, nous a poussés à écrire.

Nous ajoutons que, si les erreurs n'ont droit à aucune indulgence (c'est pourquoi nous aurons toujours la même liberté de langage à l'égard des erreurs du Pape Wojtyla), il n'en est pas de même vis-à-vis de la personne qui commet ces erreurs. Le véritable degré de responsabilité personnelle n'est connu que de

Dieu, et c'est aussi pour cette raison que nous avons jugé plus chrétien de ne rien dire d'une personne désormais sortie de la scène de ce monde, et déjà jugée au tribunal de Dieu.

Toutes les manifestations publiques reprises par les médias à l'occasion des obsèques de Jean-Paul II nous ont donné la triste image d'une génération, même parmi les prêtres, que son pontificat a laissée encore moins chrétienne qu'elle ne l'avait trouvée. Pire encore, elles nous ont donné l'image d'une hiérarchie devenue l'esclave des médias et donc de l'opinion publique, et qui ne pourra se libérer de cet esclavage qu'en en payant chèrement le prix.

LES RAISONS DE NOTRE SILENCE

Un lecteur nous écrit

« Chers amis,

... Je n'ai pas connu la période préconciliaire, mais je vis avec malaise la perte du sens du sacré, le mauvais goût et autres malheurs qui se répandent aujourd'hui dans l'Église. J'ai une formation juridique, et je ne possède donc pas la préparation théologique pour juger les documents du Concile et du magistère actuel. Je crois néanmoins que l'Église devrait cultiver davantage le sens du sacré et celui du beau, qui sont aujourd'hui malmenés.

Mais j'en viens au motif de ma lettre. J'ai été très troublé par la position de silence total adoptée par votre revue à l'occasion de la mort de Jean-Paul II. Le Pape est mort !!! Seriez-vous sédévancistes ?

La mort de Jean-Paul II aurait pu vous donner l'occasion d'une lecture critique de son pontificat, en prenant vos distances par rapport aux célébrations à sens unique de la plupart des commentateurs (surtout à la télévision).

Jean-Paul II a été sans aucun doute une grande personnalité, bien que contradictoire. Il a certainement été un homme de Dieu et, à sa façon, un mystique, même si c'est à cause de son comportement que les Messes pontificales, surtout lors de ses voyages, ont été caractérisées trop souvent par un climat de stade. Que dire en effet des applaudissements incessants, que Jean-Paul II a certainement encouragés, de la multitude de concélébrants aux chapeaux colorés, des religieuses en baskets et sac à dos, etc. ? Tout cela m'a bien souvent fait dresser les cheveux sur la tête.

La critique était donc nécessaire (avec charité, toutefois). Mais ce silence face à sa mort me semble injustifiable !

Cordiales salutations, et bon travail. »

Lettre signée

La crise actuelle ne se résume pas à la perte du sens du sacré et du beau (c'est une conséquence), mais touche avant tout la foi. Pour s'en rendre compte, il n'est pas nécessaire d'avoir une grande forma-

tion théologique ; il suffit d'avoir une foi vive et vécue, et la connaissance des vérités fondamentales que tout chrétien a le devoir de posséder. En effet, le catholique qui connaît suffisamment le mystère de la Sainte Trinité et prie avec foi les trois personnes divines ne peut pas ne pas se demander comment il est possible que nous chrétiens, qui professons en Dieu l'unité de la nature et la trinité des personnes, ayons, comme le veut le slogan œcuménique, « *le même Dieu* » que les juifs et les musulmans, qui ne croient pas en la Sainte Trinité. Et le catholique qui, au moins chaque dimanche, récite avec foi « *Je crois... en la sainte Église, une, catholique...* » ne peut pas ne pas se demander d'où vient cette pluralité d'« églises », dont on parle depuis le Concile, et pourquoi l'Église n'est plus sainte mais « pécheresse », au point qu'elle se sente le devoir de demander pardon à tout le monde de ses méfaits. Et encore : le catéchisme de saint Pie X, qui résume la foi constante de l'Église, demande au n°124 : « *Qui est hors de la communion des Saints ?* ». Réponse : « *Sont hors de la communion des Saints ceux qui sont hors de l'Église, c'est-à-dire les damnés, les infidèles, les juifs, les hérétiques, les apostats, les schismatiques et les excommuniés* ». Le catholique qui se souvient de cet article ou qui le relit, ne peut pas ne pas se demander par quel miracle toutes ces catégories de personnes, qui jusqu'au Concile étaient « hors de l'Église », sont aujourd'hui considérées en communion, bien que « non pleine », avec l'Église (y compris les damnés, puisque l'on nous dit que l'enfer est vide). Et nous pourrions énumérer encore longtemps les points d'opposition entre la doctrine catholique et ce que l'on veut aujourd'hui nous faire passer pour telle.

La douloureuse réalité (nous ne parlons pas pour notre lecteur, mais en général), c'est que le Concile et la crise qui s'en est suivie ont cueilli les chrétiens non seulement dans un état de foi morte (combien de catholiques se souciaient de vivre en état de grâce ?), mais aussi dans un état de déplorable ignorance religieuse (combien

savaient au moins théoriquement ce qu'est l'état de grâce et pourquoi celui-ci est ce que l'homme peut posséder de plus précieux sur terre ?).

« À plusieurs reprises – écrivait Mgr Olgiati dans son précieux *Syllabaire du Christianisme* (1956) – dans des réunions de jeunes, où je me trouvais face à des jeunes qui fréquentaient la communion et méritaient d'être loués pour leur courage et pour l'audace et la franchise dont ils faisaient preuve dans la profession, même publique, de leur foi, j'ai essayé de demander : Qu'est-ce que la grâce ? C'est-à-dire : En quoi consiste l'ordre surnaturel, et en quoi diffère-t-il de l'ordre naturel ?

Les réponses obtenues m'ont toujours convaincu que l'ignorance des principes du christianisme est énorme, même parmi les meilleurs chrétiens pratiquants.

Et vous aussi, qui me lisez, si vous deviez expliquer ce que vous entendez par « grâce » et par « ordre surnaturel », je ne sais pas quel résultat vous obtiendriez à votre examen.

[...] Du reste, ne le dites à personne. Répondez seulement à vous-même dans le secret de votre conscience :

Est-il vrai, ou non, qu'il vous importe peu que les Personnes de la Sainte Trinité, au lieu de trois, soient une seule, ou deux, ou cinq ?

Est-il vrai, ou non, que si Dieu n'avait pas révélé ce mystère, vous vous en passeriez tranquillement, et que cela ne changerait rien à votre vie religieuse ?

Et que signifie tout cela, sinon une méconnaissance totale du catéchisme ? Ne vous semble-t-il pas que votre ignorance religieuse est plus profonde qu'un abîme, si le premier des principaux mystères de la foi vous laisse dans une telle indifférence ?

Beaucoup protestent parce que, tandis que dans les premiers siècles, dans les écoles du catéchuménat, s'instruire dans le christianisme signifiait se convertir, et les chrétiens d'alors contribuaient à changer la face du monde, les chrétiens d'aujourd'hui, au contraire, menacent d'avancer comme les écrevisses et de revenir à la

civilisation païenne. Rien de plus injustifié que ces protestations ; les *chrétiens d'alors* connaissaient le christianisme ; les *chrétiens d'aujourd'hui* ne l'étudient jamais, persuadés d'en avoir une science infuse ».

Nous pouvons maintenant comprendre pourquoi tant de catholiques, à cause de leur ignorance religieuse coupable (l'ignorance religieuse est coupable pour un catholique), ont été trompés par le modernisme, dont l'essence, comme celle du protestantisme, réside dans la négation de l'ordre surnaturel (naturalisme). Et nous devons ajouter que le devoir de connaître les vérités de foi est d'autant plus grand que l'on est instruit dans le domaine profane, car le manque d'équilibre entre culture profane et religieuse est une cause de crise et de dangereux égarements, d'autant plus que l'école « laïque » ou « non confessionnelle » est une usine à fabriquer des ennemis de la foi, ou du moins des sceptiques.

Bien sûr, ce n'est pas la connaissance religieuse qui sauve, c'est la pratique des vertus chrétiennes. Mais on ne peut pratiquer les vertus chrétiennes sans connaître les vérités religieuses.

Ceci étant précisé, venons-en aux raisons de notre silence à l'occasion de la mort de Jean-Paul II.

Nous ne sommes pas sédévacantistes. Au contraire, nous avons à plusieurs reprises démontré l'illogisme et la stérilité de cette position.

Illogisme parce que cette position est fondée sur le syllogisme suivant : 1) le Pape est *toujours* infaillible ; 2) ce Pape se trompe ; 3) donc il n'est pas Pape. Mais dans ce raisonnement, la prémisse est fautive, car l'Église n'a jamais enseigné que le Pape est *toujours* infaillible. Elle a enseigné et elle enseigne que le Pape est infaillible quand, en se prononçant en matière de foi et de morale, il parle *ex cathedra*, c'est-à-dire en engageant son autorité magistérielle à son degré le plus élevé (et aussi quand il se limite à transmettre l'enseignement constant et universel de l'Église, dans lequel est en jeu l'infailibilité de toute l'Église). *La Civiltà Cattolica*, dans son numéro du 4 mars 1902, résumait ainsi la question :

« Toutes choses sont-elles soumises à cet enseignement infaillible ?

Voilà le point central de la question, que beaucoup négligent de bonne foi. Mais de cette négligence naissent ensuite les scandales dont nous avons parlé [et aujourd'hui, le scandale des sédévacantistes face à la crise ouverte par le Concile].

Une chose peut se trouver hors de la sphère de l'infailibilité du magistère ecclésiastique de deux façons, c'est-à-dire pour deux raisons : soit parce qu'elle est hors de l'*objet* de l'infailibilité promise à l'Église, soit parce qu'elle est hors du *sujet*, auquel l'infailibilité a été promise.

Sont *objets* de l'infailibilité toutes les vérités qui regardent la foi et la morale,

ou qui leur sont nécessairement liées. Le *sujet* de l'infailibilité est double : **le Pape, seul, et l'Église avec son chef**, lorsqu'ils exercent l'autorité d'enseignement à son degré suprême. Il faut bien garder ce dernier point à l'esprit, pour ne pas tomber dans l'équivoque, car l'Église et le Pape entendent rarement, dans l'exercice de leur pouvoir d'enseignement, faire l'usage maximal de leur pouvoir : ils peuvent très bien, et c'est même ce qu'ils font le plus souvent, **exhorter, conseiller, permettre, commander**, sans vouloir précisément définir *ex cathedra* par sentence irréfutable ».

Aujourd'hui encore, ceci est le « point central de la question, que beaucoup négligent de bonne foi », s'engageant ainsi dans des voies dangereuses et sans issue.

La position des sédévacantistes est stérile parce qu'elle les pousse à rentrer dans des polémiques inutiles contre les catholiques fidèles à l'Église de toujours, pour la seule raison qu'ils ne partagent pas leur point de vue. Cette position, enfin, est imprudente et dangereuse, parce qu'elle enferme les sédévacantistes dans une série de questions insolubles et, pire encore, parce qu'elle risque de les mener à un schisme irréparable. Ainsi, ils se perdent dans des sentiers obscurs et sans issue, alors que, pour surmonter le scandale de l'heure présente, ils ont devant eux la voie sûre désignée par le *sensus fidei* et la doctrine catholique. Celle-ci nous dit que le Pape n'a pas le devoir d'inventer une nouvelle religion, mais de transmettre le dépôt de la foi et de l'expliquer *fidèlement* (Vatican I). Par conséquent, lorsqu'un Pape se pose en rupture avec la Tradition en proposant ou imposant des opinions personnelles et des utopies (comme l'œcuménisme) en contradiction avec le dépôt de la foi, il n'agit pas en Pape et, sur ces sujets, il n'a aucun droit à l'obéissance des fidèles qui, au contraire, ont le devoir de lui résister par fidélité au Christ Seigneur et à son Église.

Ce n'est donc pas le sédévacantisme qui nous a incités au silence à l'occasion de la mort de Jean Paul II. Bien sûr, un Pape (et non le Pape) était mort, mais un Pape qui avait mis notre foi à l'épreuve pendant des années, et parfois bien durement. Que l'on se souvienne d'Assise et du Bouddha posé sur le Tabernacle, au baiser donné au Coran, aux libations en l'honneur des ancêtres accomplies dans les forêts du Togo, au signe de Shiva inscrit sur le front du Vicaire du Christ. Que pouvions-nous dire de son pontificat ? En dire du mal aurait été une répétition inopportune et inutile ; en dire du bien aurait été un mensonge et un démenti de la « lecture critique » de son pontificat que nous avons jugé nécessaire de donner à nos lecteurs pendant des années. Nous avons choisi le silence, et le silence a été notre façon de nous démarquer des « célébrations », non seulement celles entonnées par les commentateurs de télévision, mais aussi par des publications dont nous ne comprenons

pas pourquoi elles se sont battues pendant des années pour la défense de la sainte Tradition, si le pontificat de Jean-Paul II a réellement été tel qu'elles l'ont décrit dans leurs commémorations funèbres. Une de ces publications est allée jusqu'à définir Jean-Paul II comme un « défenseur de la foi » (sic !), et son magistère comme « fécond ». La mort d'un Pape autorise-t-elle à mentir et à effacer d'un coup d'éponge des années de résistance légitime et nécessaire ?

Jean-Paul II – écrit notre lecteur - « a été sans aucun doute une grande personnalité ». Nous avons de sérieux doutes à ce sujet (et nous ne sommes pas les seuls). Mais la vraie question est tout autre : le pape n'est pas là pour exprimer sa propre personnalité, mais pour « confirmer dans la foi » les enfants de l'Église et pour travailler à l'extension du Règne du Christ parmi ceux qui sont encore hors de l'Église. C'est pourquoi Jean-Paul II, qui a jeté la perplexité, l'indifférence et même le scandale dans la foi parmi les fils de l'Église, et qui a dispensé ceux qui sont hors de l'Église du devoir d'y entrer ou d'y revenir, eût-il été une « grande personnalité », n'a certainement pas été un grand Pape. Pour les mêmes raisons, il n'a certainement pas été « un homme de Dieu », ce qui signifie un administrateur fidèle de la doctrine et des mystères du Christ (2 Tim. 3,17 ; 1 Cor. 4,1).

Quant au « mystique », rappelons qu'il existe un vrai et un faux mysticisme, et que le vrai mysticisme exige en premier lieu la foi intacte et pure : être un mystique « à sa façon », c'est être un faux mystique ou, pour le moins, un non mystique.

Il est évident qu'en rompant notre silence, nous passons inévitablement à la nécessaire « lecture critique ». Sans pour autant manquer de charité ni pour le défunt dont nous laissons à Dieu le soin de juger les intentions et la responsabilité effective, ni pour nos frères, car ce serait un très grave manque de charité que de ne pas crier « au loup ! » alors que les brebis du Christ sont sur le point d'être dévorées les unes après les autres par cette imposture, cette fausse charité qu'est l'œcuménisme.

Que notre lecteur ne nous en veuille pas si ce que nous écrivons lui semble un peu amer : l'amertume n'est pas dans notre cœur ; nous sommes seulement convaincus que, lorsque la foi – racine et fondement de notre salut personnel – est en jeu, l'amère vérité doit être préférée aux plus agréables mensonges.

Hirpinus

LES PUBLICATIONS DU COURRIER DE ROME

SAINT PIE X

Documents pontificaux de Sa Sainteté Saint Pie X : 2 tomes reliés (Tome 1 : 863 p. - Tome 2 : 741 p) - 99 €- Ensemble d'interventions et écrits du saint pape. Un ouvrage de référence.

Saint Pie X, réformateur de l'Église (Yves Chiron) : 346 p. - 21 €- Biographie du seul pape de l'histoire moderne, avec saint Pie V, a avoir été canonisé. Ce livre est le plus complet qui ait jamais paru sur saint Pie X. En effet, pour l'écrire, l'auteur a consulté de nombreux ouvrages et les archives secrètes du Vatican.

Conduite de saint Pie X dans sa lutte contre le modernisme - « DISQUISITIO » : 323 p. - 23 €- Ce livre est la traduction d'un rapport d'enquête fait lors du procès de canonisation du saint pape; à propos de la manière d'agir de saint Pie X dans la lutte contre le modernisme. Un bon complément aux deux autres ouvrages.

Catéchisme de la Doctrine chrétienne (Catéchisme de saint Pie X) : 164 p. - 20 €(cartonné), 10 €(broché) - reproduction du catéchisme de 1912, fait par ordre de saint Pie X qui l'a prescrit à toute la province ecclésiastique de Rome. Ce catéchisme, voulu par saint Pie X, « plus bref et adapté aux exigences actuelles » a été très répandu en Italie et ignoré en France.

TÉMOIGNAGES

La petite histoire de ma longue histoire - Mgr Lefebvre : 128 p. - 9,9 €- Texte de quelques conférences que donna Mgr Lefebvre un an avant sa mort aux sœurs de la Fraternité Saint Pie X. Il s'intitula « Les voies de la Providence dans le cours de ma vie et comme il est bon de s'en remettre totalement à Elle pour plaire au Bon Dieu ».

J'ai tué mes sept enfants (D'après un témoignage recueilli par le P. D. Mondrone S. J.) : 57 p. - 3,8 €- Le drame de l'avortement, relaté il y a plus de 50 ans, préfigurant une actualité : toujours plus brûlante et montrant l'angoisse et le désespoir d'une femme au soir de sa vie après avoir avorté sept fois.

Le message du padre Pio (Katharina Tangari) : 165 p. - 11 €- L'auteur est une fille spirituelle du Padre Pio.

CRISE DE L'ÉGLISE - THÉOLOGIE

Stat Veritas (Romano Amerigo) : 190 p. - 21 €- Ce livre est la suite de « Iota Unum ». Il est un recueil d'observations faites suite à la lecture de la lettre « Tertio Millennio adveniente » du pape Jean-Paul II. Il se veut un cri d'appel aux plus hautes autorités de l'Église pour le XX^e siècle qui commence.

La Tradition catholique peut-elle être excommuniée ? : 35 p. - 1,5 €- Cette petite plaquette traite de l'invalidité de l'excommunication de Mgr Lefebvre suite aux sacres de 1988.

La Nouvelle Théologie (Préface de Mgr Spadafora) : 210 p. - 15,2 €- Le concile Vatican II répudie la théologie traditionnelle pour installer la « nouvelle théologie ». En quoi consiste la nouvelle théologie? (Épuisé, va être réédité).

L'Œcuménisme : 144 p. - 9,2 €- L'œcuménisme est souvent présenté comme une solution aux « guerres de religion » que provoquerait l'intransigeance dogmatique du catholicisme. Faut-il dissoudre le dépôt de la Foi pour résoudre les oppositions religieuses ?

La Tradition vivante et Vatican II : 37 p. - 1,5 €- Lorsque Mgr Lefebvre fut condamné par Rome au moment des sacres de 1988, il fut épliqué qu'il avait une idée fautive de la Tradition dans son caractère vivant; c'est de ce concept même que traite cette petite plaquette la lumière de la doctrine catholique.

La Tradition excommuniée : 117 p. - 9,15 €- Réédition. Ce volume réunit divers articles du « Courrier de Rome » au sujet des consécrations épiscopales du 30 juin 1988. Ces études démontrent avec des arguments jusqu'à maintenant non contestés, que la Fraternité Saint Pie X n'est ni excommuniée, ni schismatique mais qu'elle fait partie de plein droit de l'Église Catholique Romaine.

La Théologie de Jean-Paul II et l'esprit d'Assise (Johannes Dorman) : 225 p. - 18,3 €- Pour comprendre l'idéal qu'a poursuivi le pape depuis son élection sur le siège de Pierre, il faut découvrir l'étrange signification théologique de la réunion interreligieuse d'Assise et de toutes celles qui ne cessent de lui succéder.

Politique et Religion, Essai de Théologie de l'Histoire (Pr Paolo Pasqualucci) : 108 p. - 10 €- L'auteur aborde un thème d'une brûlante actualité, le rapport entre politique et religion, en l'interprétant du point de vue d'une théologie de l'histoire conforme aux canons de la pensée catholique la plus orthodoxe et la plus traditionnelle, aujourd'hui non observée par la hiérarchie et par la théologie officielles, qui semblent être imprégnées de l'esprit du monde, ennemi du Christ.

Le successeur de Pierre, l'institution divine du souverain pontificat de l'évêque de Rome : 165 p. - 14 €- Traduction annotée par l'abbé J.M. Gleize, professeur au séminaire d'Écône, de l'opuscule de 1521 du cardinal Thomas de Vio Cajetan (1469 -1534), témoin privilégié de la révolte luthérienne, défenseur intrépide de la papauté, ancêtre et précurseur de la définition dogmatique du concile Vatican I.

MAÇONNERIE - POLITIQUE

Maçonnerie et Sectes secrètes, le côté caché de l'Histoire (Epiphanius) : Réédition - 800 p. - 39,5 €- Un ouvrage majeur, indispensable à tout vrai catholique. Epiphanius y dénonce le complot mondial mené par les organisations secrètes. On y découvre « l'histoire : secrète, où se trouvent les vraies causes des événements, une histoire honteuse » ! (H de Balzac). Epiphanius ne se contente pas de dénoncer, il donne aussi les moyens de lutter, de ne pas céder au découragement. 150 pages de plus que dans l'édition 2000.

La Maçonnerie à la conquête de l'Église (Carlo Alberto Agnoli) : 52 pages - 6,9 €- Ce petit ouvrage démontre la fiabilité générale d'une liste de prélats maçons publiée par le journaliste Mino Pecorelli le 12 septembre 1978. La liste Pecorelli fut le symptôme d'une pénétration maçonnique des plus hautes hiérarchies ecclésiastiques, pénétration qui conduit à semer un doute : cette secte aurait-elle pratiquement pris la barre de l'Église ?

Guerre en Yougoslavie et Europe chrétienne : 57 pages - 3,7 €- Une étude qui tente de démontrer que la situation dans les Balkans ne serait rien d'autre qu'une nouvelle étape sur le chemin de la République universelle, celle des Hauts Initiés.

LES CONGRÈS THÉOLOGIQUES DE SI SI NO NO

1. Principes catholiques pour rester fidèles à l'Église en ces temps extraordinaires de crise : Actes du congrès théologique des 8 et 10 décembre 1994 - 165 p. - 12 €

2. Église et contre Église au concile Vatican II : Actes du congrès théologique des 2 et 5 janvier 1996 - 482 p - 27,4 €

3. La tentation de l'œcuménisme : Actes du congrès théologique des 21 et 24 avril 1998 - 518 p. - 22,9 €

4. Bilan et perspectives pour une vraie restauration de l'Église : Actes du congrès théologique des 3, 4 et 5 août 2000 - 347 p. - 23 €

5. La messe en question : Actes du congrès théologique des 12, 13, 14 avril 2002 - 505 p. - 25 €

6. Penser Vatican II quarante ans après : Actes du congrès théologique des 2 - 3 - 4 janvier 2004 - 478 p. - 25 €

VOUS POUVEZ COMMANDER AU COURRIER DE ROME

Les commandes sont à adresser à notre secrétariat :

Courrier de Rome
B.P. 156
78001 Versailles Cedex

Pour permettre de recevoir les commandes avant Noël :

- pour toute commande arrivée à notre secrétariat avant le 15 décembre la facture sera à régler à réception de la commande.

- les abonnés à jour de leur abonnement peuvent également commander

- par fax (0149628591)

- ou par mail (courrierderome@wanadoo.fr).

- Le paiement se fera à réception de la commande

Frais d'envoi pour la France (pour autres pays, nous consulter)

- jusqu'à 16€ compris, ajouter 3€.

- au-dessus de 16€ jusqu'à 40€, ajouter 5€.

- au-dessus de 40€ jusqu'à 100€, ajouter 6€.

- au-dessus de 100€, frais de port.

COURRIER DE ROME

Édition en Français du Périodique Romain
Si Si No
Directeur : R. Boulet
Rédacteur : Abbé de Taveau
Adresse : B.P. 156 — 78001 Versailles Cedex

N° CPPAP : 0408 G 82978

Imprimé par

Imprimerie du Pays Fort
18260 Villegenon

Direction

Administration, Abonnement

Secrétariat

B.P. 156

78001 Versailles Cedex

E-mail : courrierderome@wanadoo.fr

Correspondance pour la Rédaction

Via Madonna degli Angeli, 14
Italie 00049 Velletri (Rome)

Abonnement

• France :

- de soutien : 40 , normal : 20 ,

- ecclésiastique : 8

Règlement à effectuer :

- soit par chèque bancaire ou à l'ordre du Courrier de Rome, payable en euros, en France,

- soit par C.C.P. Courrier de Rome 1972-25 F Paris.

• Suisse :

- de soutien : CHF 100, normal CHF40

- ecclésiastique : CHF 20

Règlement :

- Union de Banques Suisses - Sion

C / n° 891 247 01E

• Étranger : (hors Suisse)

- de soutien : 48 ,

- normal : 24 ,

- ecclésiastique : 9,50

Règlement :

IBAN : FR20 3004 1000 0101 9722 5F02 057

BIC : PSST FR PPP AR